

DEMANDE DE MORT ANTICIPEE : UNE CLINIQUE COMPLEXE.

LES REPRESENTATIONS DE LA DETRESSE
PSYCHIQUE : L'EXEMPLE DE LA FIN DE VIE.

EXIT III

Jean - Pierre BASCLET

« Il n' y a aucun espoir
d'atteindre le réel par la
représentation »

Jacques LACAN. « La
troisième », intervention au
Congrès de Rome. 1^{er}
Novembre 1974.

Longtemps, dans la langue française, l'expression « roman d'anticipation » a prévalu sur celle de « roman de science - fiction », cette dernière ayant une connotation anglo - saxonne.

Ces deux appellations concurrentes désignaient ce que des romanciers ou des auteurs de B.D. à l'imagination fertile décrivaient de la vie dans un futur plus ou moins proche (« 1984 » écrit en 1949 par un George ORWELL déjà très malade, l'an 5060 dans lequel se trouve propulsé le Pr. Philip MORTIMER, dans « Le piège diabolique », etc. ...).

Il est à noter que le temps dans lequel ils situent l'action de leurs romans est, bien souvent, celui d'un avenir lointain auquel ils ne peuvent prétendre accéder, même si la durée moyenne d'espérance de vie a augmenté.

Par la pensée et l'écriture, au moins, ils s'affranchissent donc des limites imposées par la durée de la vie humaine et sa finitude.

L'anticipation de cet événement incontournable, la mort, à travers les demandes qui nous sont adressées, semble être d'une tout autre nature puisque, loin de

l'enjamber, celui ou celle qui en fait la demande, ramène cette réalité inéluctable au centre de ses préoccupations.

Cette « demande », ou les « différents types de plaintes qui peuvent être assimilées à une demande », ainsi que le souligne Edouard FERRAND dans sa présentation du projet DemandE (Evaluation des demandes de mort anticipée exprimées auprès des équipes de soins palliatifs), cette demande, donc, anticipe un événement qui, de toute façon, va advenir et concerner singulièrement le sujet qui l'évoque.

Il s'agit de « prendre les devants ».

« M'éteindrai-je moi-même pour ne pas brûler jusqu'au bout ? » demande NIETZSCHE dans « Le gai savoir ».

Dans la littérature psychanalytique, nous retrouvons cette notion d'anticipation d'un événement sous la plume de FREUD, dans le « Complément relatif à l'angoisse » qu'il ajoute à « Inhibition, symptôme et angoisse » (1926). A propos des situations de détresse psychique qu'il qualifie de *traumatiques* quant à leur vécu, il avance l'idée d'un mécanisme d'« autoprotection individuelle » lorsque l'angoisse vient signaler qu'une situation de détresse va survenir. Ayant soudainement opté, quelques lignes plus haut, pour la première personne du singulier, il écrit : « C'est pourquoi j'anticipe ce traumatisme, je vais me conduire comme s'il était déjà là, tant qu'il est encore temps de l'écarter. ».

Même si, s'agissant de notre propos, on ne perçoit pas, a priori, ce qui, en fin de vie, nous permet d'écarter le danger de mort en demandant à un tiers de nous l'administrer, retenons cette notion d'anticipation de traumatisme.

Mais, posons-nous la question de savoir quelle pourrait être la charge traumatique d'un événement qu'on n'a pas encore connu pour soi et qui, une fois accompli ne saurait se répéter ?

En effet, comme FREUD le souligne plus haut dans le corps du texte : « Jamais une expérience semblable à la mort n'a été vécue, ou alors elle n'a laissé, comme dans le cas de l'évanouissement aucune trace assignable. ».

Cheminons quelques instants dans son texte de 1926.

L'angoisse y tient une place de choix comme déclenchant le refoulement et non plus comme en étant le produit.

Alors que sa fréquentation de l'hystérie lui a fait longtemps considérer l'angoisse comme un affect chargé de déplaisir dont la résolution sous forme de décharge motrice s'avérait impossible, FREUD opte, dans un second temps, pour une vision plus dynamique.

L'angoisse signale un danger et elle tente d'y soustraire le Moi, pour en préserver l'intégrité et ne pas le mettre en conflit avec le Surmoi ou ce qui pourrait en tenir lieu (« la providence » ou « les puissances du destin », telles qu'elles sont évoquées, par exemple, en 1923 dans « Le Moi et le Ça »).

Ce danger, auquel l'angoisse essaie de soustraire le Moi, FREUD le qualifie de « réel », à l'image de ce que les chevaux représentent pour le petit Hans.

FREUD parle alors de *Realangst* par opposition à *neurotische Angst* ou *Triebangst*, angoisse signalant une menace intérieure au sujet.

Le travail de la phobie, chez Hans, par exemple, va être « d'externaliser » le danger pour permettre au Moi de le fuir ou de l'éviter. La *Realangst* va alors pouvoir jouer son rôle d' « affect - signal ».

« Mais qu'est - ce qu'un « danger » ? ». Cette question si simple, lancée par FREUD comme un pavé dans une mare de complexité, lui permet à la fois de relancer sa réflexion et de régler ses comptes. En effet, sans avoir l'air de répondre à la question qu'il vient de poser, il enchaîne immédiatement, dans la phrase suivante, sur la situation de naissance qui comporte, en elle - même, il en convient avec RANK, « un danger objectif pour la conservation de la vie. ».

Mais ce danger, précise - t - il, « n'a encore aucun contenu psychique. ».

C'est justement en pointant cette impossibilité constitutionnelle de ce que je nommerai le « nouveau - né naissant » à produire des représentations, que FREUD règle son compte à RANK et au rôle qu'aurait son trop fameux « traumatisme de la naissance » dans la genèse des phobies infantiles et qui nécessiterait, ce que conteste FREUD, que « l'enfant ait conservé du processus de la naissance d'autres sensations que des sensations tactiles et coenesthésiques. ».

Ce que va alors signaler l'angoisse n'est pas la possible répétition du traumatisme de la naissance : « Il n'y a pas place pour une abréaction du traumatisme de la naissance ». Elle va plutôt signaler le danger de voir se répéter le « désarroi » (le mot est de FREUD) lié à une « situation qu'il (le nourrisson) considère comme un « danger », contre laquelle il veut être garanti ».

A vrai dire, dans ce passage, c'est ce terme « considère » qui, à mon sens, pose problème. Car cet acte de « considérer » exige, pour s'instaurer, des processus idéatoires que nous ne possédons pas à la naissance. Sur quel appareil psychique pouvons-nous compter pour produire une telle connaissance soumise à l'oubli consécutif au refoulement ? Quelles instances sont alors en place qui présideraient à de tels mécanismes ? Le Moi, « lieu » de l'angoisse, n'est pas en place. La bataille fera rage, on le sait, plus tard, entre Anna FREUD et Mélanie KLEIN (FREUD lui-même s'en mêlera) quant à l'existence d'un Moi archaïque.

FREUD, occupé à prendre ses distances avec RANK perd, peut-être, là, de sa rigueur habituelle.

Il précise, cependant, peu avant, que l'angoisse « apparaît seulement plus tard avec le progrès du développement psychique », j'ajouterai : en même temps qu'apparaît le lieu de son émergence.

Quoi qu'il en soit, ce qui fait, selon FREUD, le « véritable noyau du « danger », évoqué et dont la menace de le voir se reproduire est signalée « plus tard » par l'angoisse, c'est « la perturbation économique consécutive à l'accroissement des quantités d'excitation qui exigent d'être liquidées » lesquelles, ajouterai - je, à sa suite, ne peuvent pas l'être du fait de l'immaturité des moyens physiques et psychiques dont dispose « le nouveau - né - naissant ».

La naissance serait donc la situation inaugurale de tout danger.

C'est là, précisément, que l'on trouve sous la plume de FREUD l'expression « détresse psychique », « corrélative, ça va de soi, » précise - t- il, de l'état de détresse biologique du bébé.

Ce « ça va de soi » nous rappelle, en effet, que FREUD ne perd jamais de vue ce qu'il appelle « la physiologie de l'angoisse (« les plus évidentes (des sensations) portant sur les organes de la respiration et le cœur ») ni la faiblesse des moyens physiques dont dispose le bébé pour répondre de manière satisfaisante pour lui à ce qu'il y a de désagréable voire ce qui se présente à lui comme une souffrance dévastatrice et qui tient à ce que FREUD nomme « l'accroissement de la tension du besoin ».

C'est déjà ce tableau qu'on pourrait qualifier de « clinique » qu'on trouvait en 1915, dans « Pulsions et destins de pulsions » lorsqu'il évoquait en termes volontairement neutres « un être vivant, presque totalement en désaide, non encore orienté dans le monde, qui capte des stimulus dans sa substance nerveuse. ».

Ce que l'angoisse prototypique, pourrait - on dire, viendrait alors signaler, c'est « le danger le plus originel (...) l'insurmontable *Hilflosigkeit* (...) la détresse absolue de l'entrée au monde. ». Ce sont les mots de LACAN dans la séance du 30 Janvier 1963 de son séminaire « l'angoisse »).

On peut observer, au passage, que, pour une fois, le néologisme (« désaide ») n'est pas du fait de LACAN..

Entre le moment où il se sépare, où il se coupe de ses enveloppes embryonnaires (prototype de toute perte pour LACAN) et celui où il va bénéficier de diverses aides à vivre (celles de la Sage-Femme, éventuellement d'un médecin obstétricien, de son père, et bien sûr de sa mère), l'enfant est en effet seul à affronter l'acte de naître. Bientôt « tombé » dans le monde des « Autres », de

l'aide (die Hilfe), il va en recevoir. « En attendant », il doit, seul, surmonter l'insurmontable pour pouvoir vivre par ses propres moyens.

Ce court moment, oserons - nous dire ce « passage », qui peut être perçu comme une hésitation parfois visualisée sur les écrans du « monitoring », ce passage, donc, se clôt, selon LACAN, « dans l'intrusion radicale de quelque chose de si Autre à l'être vivant humain que constitue déjà pour lui le fait d'être passé dans l'atmosphère, qu'en émergeant à ce monde où il doit respirer, il est d'abord étouffé, suffoqué. C'est ce qu'on appelle le trauma - il n'y en a pas d'autre - le trauma de la naissance, qui n'est pas séparation d'avec la mère, (sous-entendu : comme le pense FREUD, c'est moi qui l'ajoute) mais aspiration en soi d'un milieu foncièrement Autre. ». (J. LACAN ; séminaire « l'angoisse » dernière séance, 3 Juillet 1963.).

La clôture de ce moment se fait, pour LACAN, dans et par l'angoisse ; « cette manifestation de l'angoisse coïncide avec l'émergence même au monde de celui qui sera le sujet. Cette manifestation, c'est le cri. ». (id).

Il y aurait matière, cependant, là aussi, à objecter à la présence d'angoisse, l'absence du lieu privilégié de son exercice : le Moi. Cette détresse absolue, ce danger primordial, cette solitude infinie n'ont pas (encore) de lieu d'assignation. J'y reviendrai.

Nous voilà apparemment loin, à l'opposé, même, du moment autour duquel nous sommes invités à réfléchir.

Si je vous ai imposé ce long détour par les conditions dans lesquelles ce qui va être un sujet vient au monde c'est que je crois y trouver les indices de ce qui en mobilise certains à la perspective de devoir le quitter.

Mais l'angoisse qui nous saisit alors, quand s'annonce avec un degré de certitude jamais atteint la sortie du monde dans lequel on est entré sous le sceau de cette détresse absolue, ne suffit plus à protéger le Moi du danger de sa propre disparition.

C'est à cette place, je crois, que s'inscrit l'appel à l'Autre pour une fois, croit - on, non castré, omnipotent, pour exorciser la menace d'une nouvelle solitude radicale.

Nous butons régulièrement, je l'ai signalé au début de mon propos, sur cet apparent paradoxe qui ferait que quelqu'un qui va mourir et le sait avec une certitude jusqu'alors jamais ressentie, « prend les devants » en demandant à un autre de lui administrer cette mort « avant l'heure ».

En quoi cette mort-là serait-elle « préférable » à l'autre, la « vraie », la naturelle ?

Mourir pour mourir, en quoi la procédure d'une demande d'euthanasie ou de suicide assisté serait elle préférable, au processus de la mort dite « naturelle » ?

Si je devais répondre à une telle question, je tomberais dans un débat, un échange d'opinions, ce que mon propos ne vise pas.

En revanche, si nous acceptons l'idée avec la psychanalyse que la naissance fait de nous un « être pour la mort », c'est bien à la lumière de cette clinique particulière des conditions de notre venue au monde qu'il nous faut reprendre la question.

Je crois, d'ailleurs, que les équipes de soins palliatifs et celles de néonatalogie et de réanimation pédiatrique ont depuis longtemps maintenant accumulé une expérience et une réflexion qui, s'il elles étaient d'avantage mises en commun, permettraient d'enrichir et d'élever le débat éthique devenu si confus ces dernières années.

Même si elle est devenue de plus en plus médicalisée, la naissance nous laisse donc, un instant, court mais intense, dans une solitude et une détresse absolues. Cette expérience, on ne peut plus inaugurale de notre vie, ne dispose cependant, comme je l'ai déjà évoqué, d'aucun lieu psychique clairement identifié où s'inscrire du fait de notre immaturité neurologique.

La question reste donc posée du statut des traces qu'un tel événement a laissées. Ni FREUD ni LACAN ne répondent clairement. N'inaugure-t-il pas, cet événement, justement, sur fond d'immaturité neurologique et physiologique, ce qu'il en sera d'un futur inconscient, constitutif de l'appareil psychique ?

Qu'elle soit forclosée ou « encryptée » (Nicolas ABRAHAM & Maria TOROK), faute d'« outils » permettant de la symboliser (à commencer par le langage), et faute de lieu d'inscription, le sort d'une telle épreuve est de revenir dans le Réel, selon la formule de LACAN, retrouvée, donc, sous une forme incontournable, submergeant tous les moyens dont le Moi dispose pour préserver son intégrité.

J'insiste sur cette notion de retour car, et ça me semble logique, ce n'est qu'**après** avoir éprouvé l'Hilflosigkeit que l'on peut craindre d'y être **encore** une fois confronté.

C'est donc le retour dans le Réel de cette mise en danger primordiale que viendrais signaler l'angoisse, à l'approche de la mort, angoisse qui n'est donc pas, ainsi que l'a fait remarquer LACAN, sans objet. Et de rappeler que FREUD lui-même, en même temps qu'il souligne le caractère indéterminé de l'angoisse (*Objektlosigkeit*), écrit qu'elle « est essentiellement *Angst vor etwas*, angoisse devant quelque chose. »

Poursuivant méthodiquement son propos, LACAN énonce : « *Le vor etwas* de Freud, il est facile de lui donner tout de suite son support (...) Nous pouvons déjà dire que cet *etwas* devant quoi l'angoisse opère comme signal est de l'ordre de l'irréductible du réel. » (Séminaire « L'angoisse », séance du 6 Mars 1963, séance intitulée dans l'édition du Seuil : « L'angoisse, signal du Réel ».). J'ajouterai, avec LACAN : « sachant que justement le propre du réel, c'est qu'on ne l'imagine pas. » (« Discours de Rome » - conférence de presse 29 Octobre 1974.)

Deux jours plus tard, il assènera, catégorique, cette sentence que j'ai placée en exergue de mon propos et qui lui donne sa tonalité.

En tant qu'elle est l'ultime figure du Réel, la mort, la situation de mort s'accompagnerait du danger d'être à nouveau confronté, une ultime fois à l'*Hilflosigkeit* fondatrice de notre existence, sur fond, à nouveau, de « détresse biologique », pour reprendre les mots que FREUD emploie pour évoquer la naissance.

Convoquer un autre dans cette situation de solitude et de détresse infinies serait alors une tentative désespérée, pourrait-on dire, d'échapper, non pas à la mort, mais à cette solitude et à cette détresse infinies.

Cependant, cette tentative ne peut être qu'illusoire et dérisoire, puisque nous serons, en définitive, seuls à mourir, aussi seuls que nous le fûmes à venir au monde, dans cette expérience singulière si difficile à cerner.

C'est à cette aune-là qu'il nous faut examiner, je crois, les termes d'une telle demande d'euthanasie ou de suicide assisté quand la mort s'annonce.

Une telle demande, « montage » verbalisé de l'angoisse de voir se profiler le danger d'être livré à nouveau à cette *Hilflosigkeit* dont nous ne pouvons mobiliser aucune représentation, danger réel et incontournable, appelle-t-elle cette réponse particulière, sous forme d'un acte, qui plus est, homicide, qui évacue la demande avec le sujet qui la pose ?

Conviendrait-il d'y répondre, alors qu'elle se présente comme toute demande, c'est-à-dire « déconnectée » du désir inconscient, pouvant aller, on le sait, jusqu'à en signifier l'exact contraire ?

Devrions-nous nous départir, exceptionnellement, de notre prudence habituelle, héritée d'une clinique dans le champ de laquelle nous avons appris à distinguer le niveau du besoin de ceux de la demande et du désir parce qu'à « L'accroissement de la tension du besoin » s'oppose « la détresse biologique » de la fin de vie qui ne permet pas de faire face à cet excès de tension ?

Les soins palliatifs ont depuis longtemps, maintenant, fait la preuve de leur pertinence.

Pour peu qu'on leur en laisse les moyens, les équipes en charge de ces soins accompagnent, on le sait, jour après jour, nombres de sujets aux prises avec ce type très particulier d'angoisse qui signale cette forme ultime de solitude qui préside à cet autre moment « dangereux » de la vie.

Ils les accompagnent jusqu'à ce point du réel irréductible de la mort.

A l'heure où « la vie hésite », pour reprendre le titre d'un colloque de psychanalyse, il y a quelques années, la présence d'un ou de quelques « Autres », fussent-ils bienveillants voire aimants nous laissera, tout de même, seuls à mourir comme nous le fûmes à naître.

La satisfaction du besoin d'échapper à ce danger, comme toute satisfaction de besoin n'est-elle pas « un leurre où la demande d'amour s'écrase », pour reprendre la formule de LACAN ? (« La direction de la cure ». Colloque de Royaumont 1958).

Nous avons la responsabilité, je crois, de ne pas laisser le réel « prendre le mors aux dents », pour reprendre ses mots, « surtout depuis qu'il a l'appui du discours scientifique » ajoute-t-il, car en termes de « science fiction » poursuit-il, ça donne : « L'eugénique, l'euthanasie, enfin toutes sortes *d'euplaisanteries* diverses. » (« La troisième »- Discours de Rome. 1^{er} Novembre 1974.).

« Isoler la mort de la vie, ne pas laisser l'une intimement tressée dans l'autre, chacune faisant intrusion au cœur de l'autre, voilà ce qu'il ne faut jamais faire. ».
(Jean-Luc NANCY : « L'intrus » Galilée 2002 Paris).

oooooooo

